

## ANTAGONISME ETHNIQUE OU LE COMPLEXE DE CAIN DANS L'OEUVRE DE REJEAN DUCHARME

par Josiane BORNSTEIN

“La vie, la vraie vie est intérieure, toute intérieure” (1-3) ; ce leitmotiv des héros de Ducharme nous engage à interpréter ses œuvres dans un sens strictement affectif ou existentiel ; pourtant les préoccupations sociales n'en sont pas exclues : la dédicace du **Nez qui voque** à Iberville, l'exergue d'Edouard Montpetit dans **L'Hiver de force** prouvent que Ducharme écrit aussi pour que “nous (les Canadiens français) soyons, dans une société qui en partie n'est pas la nôtre, des égaux que l'on respecte et chez qui l'on est forcé de reconnaître des qualités de race et d'intelligence victorieuse”.

Il est donc légitime d'écouter cet avertissement de l'auteur pour rechercher les clefs d'une problématique québécoise dans ces livres où se révèle : une société confuse, une société dangereuse qui menace d'anéantir l'ethnie à laquelle appartiennent les héros et pour finir : une société déchirée entre les deux pôles d'une fraternité difficile.

On remarquera d'abord dans l'œuvre de Ducharme : le fouillis social. Les récits de Ducharme privilégient les rapports de couples amoureux ou amicaux mais leurs échappées sur la réalité politique, pour être brèves, n'en sont pas moins pénétrantes.

Ils nous rendent compte d'un trait propre à la société canadienne, le fourmillement ethnique qui ne s'est pas encore fondu dans l'unité nationale. Ainsi les personnages secondaires et principaux se rattachent à dix-neuf origines différentes.

De surcroît, plusieurs peuples se distinguent par leur allure et leurs mœurs. Esquimaux et Indiens sont présentés, non sans ironie, comme des sauvages robustes, rusés et cruels (1-3) ; les Italiens se remarquent à leur manière de flâner dans les rues, à leur attachement à la famille et aux enfants (3-5). Et si certains émigrés riches, comme les Belges (5), adoptent facilement les valeurs des “avidés de dollars”, quelques Québécois en revanche, se raccrochent à leur francophonie en se singularisant par leurs vêtements et leur langage (3). Chacun ajoute donc une touche particulière à cette mosaïque sociale composée de blocs impénétrables.

Les cloisonnements géographiques renforcent l'impression d'amalgame. L'existence de quartiers : quartier juif, rues d'émigrés pauvres,

riches résidences de Westmount, hautes clôtures des maisons anglaises, achèvent cet univers de ghettos (4-5) ; d'ailleurs le mot est prononcé à trois reprises dans le dernier roman de Ducharme. Ainsi les populations étrangères se côtoient dans un climat de racisme latent.

En effet les tensions sociales sont fréquemment ressenties comme des tensions raciales. Ce n'est pas un simple concierge qui réprimande André et Nicole, mais le **Lituanien** (4-9) ; dans **Le Nez qui voque** le héros en arrive aux mains avec son patron, et conclut : "je n'aime pas me faire casser la gueule par un grec".

A vrai dire ces gens venus de tous les coins du monde communiquent mal ; Grecs, Italiens et Lituanien "écorchent" ou "bredouillent" l'anglais (3) ; "on ne comprend pas ce qu'il dit", revient comme un refrain dans la bouche des protagonistes (2-3-4). En fait cette situation aggrave le malaise lié à la crise d'identité que se pose tout le peuple québécois. Mille Milles l'analyse très justement : "il se fait des nœuds dans mes nerfs, quand je les entends parler en grec et en latin. Vraiment quelquefois c'est intenable, irrespirable, **dévisageant**"(9) ; voilà, exprimée par ce dernier terme, la menace de perdre une identité déjà incertaine. Il s'y ajoute le sentiment de déracinement qui a fait souligner à Jean Ethier-Blais le caractère juif de la littérature québécoise (6) : "Vous me sentez étranger à vos langues et vous les parlez quand même. C'est comme si vous m'exiliez de mon propre pays", déclare Mille Milles (3).

D'ailleurs, être étranger à sa patrie s'affirme comme une constante chez les personnages de Ducharme ; Bérénice en est l'exemple le plus frappant car elle n'est jamais chez elle (1). "Follement heimatlos", ces êtres cherchent à s'ancrer dans un passé ou une terre à la suite d'une longue errance, puis se replient fréquemment dans une patrie spirituelle : leur nostalgie de la mère et de l'enfance.

Chaque œuvre traduit donc à sa manière le malaise social qui pèse sur le peuple canadien-français : l'étrangeté d'un milieu dans lequel on ne se reconnaît pas ; l'étrangeté d'un "pays sans bon sens", dont le héros, lui-même en crise, préfère s'isoler car pour lui : "dehors tout grouille, tout se mêle et nous confond" (3).

Néanmoins, ce déconcertant fouillis ethnique qui correspond bien à une réalité canadienne, s'estompe en seconde lecture à l'avantage d'un conflit plus profond : celui qui oppose les souches anglophones et francophones. C'est donc cet antagonisme qui apparaît ensuite dans l'œuvre de Ducharme.

La domination anglaise s'affirme d'abord sur le plan économique. Les Anglais possèdent les richesses et gèrent le pays en patrons impitoyables. Vincent constate : "la clique presbytérienne (peut) embaucher et débaucher à sa guise, payer des salaires de misère, faire la pluie et le mauvais temps" (5). Ils organisent la prolétarianisation des "habitants", qui perdent leurs derniers biens en allant travailler à l'usine (3-5).

Et si nous rencontrons de riches Québécois : Catherine de **l'Hiver de force**, le gros Bill des **Enfantômes**, la plupart des héros vivent au jour le jour, dans un milieu indigent.

Ainsi, l'ethnie francophone perd pied sur le plan des richesses et alimente de surcroît, la puissance économique des anglophones dont l'empire s'impose également sur le plan linguistique. Il se produit en effet une véritable lutte des langues dont le français sort déformé, envahi, dominé. Les vocables étrangers s'insinuent dans les propos des personnages. Ainsi, le Bonhomme Bolduc ne fait jamais de faute de français, ironise André, quand il demande : "un hamburger all-dressed pas de relish à la waitress de la luncheonette du Dominion Supermarket des Galeries d'Anjou" (4). Enfin plusieurs de ces livres dénoncent le règne de l'anglais comme langue de travail. **Les Enfantômes** font saisir toute la honte du peuple québécois par le témoignage de la petite Renée Mortelle qui n'ose pas avouer le métier de sa mère, tant l'anglais le ridiculise : elle est "pisseuse" à la Dominion Textiles de Vallée-Fil, c'est-à-dire "rattacheuse des brins (pièces) qui se rompent en sortant des rouleaux" ; intégré à la langue française, le mot prend un tour argotique et scatologique des plus humiliants.

Cette corruption linguistique aboutit à un marasme : les personnages de ces romans parlent et comprennent mal leur propre langue. Fériée s'exprime dans un français "dyxlectique, rhotaciste, nègre", où tous les mots sont déformés (5). Il s'agit bien d'un français de colonisé, de **nègre**, victime d'acculturation. Bien sûr, les narrateurs cherchent des issues ; ils ne manquent pas l'occasion de se moquer de l'anglais par des traductions littérales d'un comique irrésistible ; ainsi, cette coupure du **Time Magazine** devient : "Avec l'aimable Grace Kelly elle-même pour jouer la partie de la fille-étoile-de-l'écran d'un étendeur de briques américain tourné millionnaire", ce qui était au départ : "to play the part of the screenstar daughter of an American bricklayer turned millionaire" (5). Outre l'"huronie", ces personnages pratiquent la vigilance : André et Nicole, correcteurs d'épreuves, luttent à leur manière contre la dégradation du français littéraire (4) ; à moins qu'ils ne consolident des voies nouvelles : ainsi les expressions idiomatiques se font de plus en plus fréquentes dans les derniers romans, et **Les Enfantômes** systématisent la graphie phonétique de l'accent québécois. La langue devient donc l'affirma-

mation d'une identité qui se forge.

Mais ces formules ne suffisent pas à conjurer l'imminence d'une assimilation, car entre ces ethnies, c'est à qui avalera l'autre. Les Canadiens français eux-mêmes cherchent à intégrer les populations minoritaires : Mille Milles récupère Ivugivic qu'il rebaptise Chateaugué, achevant de déposséder la fillette qui a déjà oublié sa langue maternelle (3). Il s'instaure une dialectique de l'avalé que Bérénice établit en préparant le titre du livre : "je suis englobante et englobée, je suis l'avalée de l'avalé" (1). En effet tout le peuple canadien disparaît dans le gouffre béant de l'américanisme : "Qui au Canada n'est pas de la race des hot dogs, des hamburgers, du bar-b-q, des chips, des toasts, des buildings, des stops, du **Reader's Digest** ?" énumère Mille Milles accablé (3).

Or l'ethnie francophone, plus menacée que sa rivale qui n'y perd pas son moyen d'expression, ressent cette dégradation comme le commencement de sa fin, ainsi que le prouve le thème, discret mais obsédant, du génocide : la famille de Gloria, décimée par les nazis (1), les Indiens, les Esquimaux (1-3), semblent prophétiser sa propre dissolution ; n'a-t-elle pas déjà commencé quand les Anglais ont fait prendre la pilule aux Québécoises qui produisaient trop de main d'œuvre, comme le dénoncent **Les Enfantômes** ?

Cette angoisse d'être assimilé trouve son illustration poétique dans les images complémentaires de l'avalement et de l'enlèvement, profondément intégrées au monde imaginaire de l'auteur. L'avalement s'impose dès les premières pages du récit de Bérénice et lui donne son titre (1) ; il met un point final à **La Fille de Christophe Colomb** quand les animaux absorbent, en la dévorant, l'humanité toute entière.

En même temps, les héros luttent contre le mou et le visqueux qui menace de les englober : on se souvient de l'anthithèse qu'établit Bérénice entre l'enfant dur et l'adulte mou, visqueux, fertile, à éviter comme les sables mouvants qui rappelle les "glaisières profondes, les abîmes marécageux" tant redoutés par Mille Milles (1-3). Or comment ne pas élargir ces propos à leur dimension sociale quand ils reprennent presque mot pour mot l'analyse politique de **L'Oedipe colonial** réalisée par Pierre Maheu en 1964, c'est-à-dire deux ans avant le premier livre de Ducharme ? Voici le texte : "La dépersonnalisation, c'est cette bouillie sociale qui menace de nous englober dans les sables mouvants de la mère. Notre crainte, notre hantise, c'est l'informe, c'est d'être **bouffés**" (8-9).

Enfin, après la confusion sociale et la peur de disparaître, la

bipolarisation s'impose dans cet univers romanesque.

Ainsi, sur le plan psychologique : tous ces récits s'organisent autour du couple antithétique. Par exemple : Iode, noire et sale, Asie gracieuse et claire (2). Ils incarnent si l'on veut la double postulation baudelairienne qui pousse le héros tantôt vers l'angélisme, tantôt vers le démoniaque. D'ailleurs, l'imagerie poétique reprend fréquemment cette dualité, comme dans ce passage du **Nez qui voque** : "j'attends que notre amitié ait vaincu, qu'elle soit sortie lumineuse de la cime de la montagne blanche, plus blanche que la neige de cette cime. J'attends que notre amitié ait perdu, qu'elle gise défaite dans l'eau boueuse et croupie, que les mouches vertes du marais aient fini de manger ses chairs pourries". Donc, même quand le sujet ne concerne pas le domaine social, la bipolarité qui domine l'organisation du Canada, se reflète dans les structures mentales et imaginatives des narrateurs.

D'autre part, il est significatif que Vincent Falardeau évoque, rapidement mais à plusieurs reprises, la tragédie des pays coupés en deux par la politique : l'Indochine, les Balkans, l'affaire du canal de Suez et les événements de Budapest en 1956 (5). Par ailleurs, la fin du voyage de Bérénice (1) se situe dans un pays qui vit, plus cruellement encore que le sien, l'antagonisme de deux peuples frères (Arabes et Israéliens, tous les deux sémites), mais ennemis par la religion, la langue et les visées territoriales.

Parallèlement, les héros vivent cette fraternité difficile à l'intérieur de leur propre famille. Dans chaque histoire, on assiste à une recherche systématique de l'amitié fraternelle. A part Colombe, il n'est pas un protagoniste qui ne soit nanti d'un, sinon plusieurs, frères de sang ou d'adoption. Or leurs sentiments apparaissent dans leur ambivalence. D'un côté, le narrateur ressent pour l'autre un amour qui tourne souvent à la passion, au rêve d'union totale. D'un autre côté, on décèle en lui des pulsions haineuses qui vont jusqu'au désir de voir l'autre mourir ou de le tuer. Iode lance : "j'ai envie, j'ai hâte qu'Asie Azoth meure (. . .), son cadavre est d'avance mon acte" (2). Bérénice va jusqu'à l'assassinat, puisqu'elle utilise le corps de Gloria comme pare-balles (1). Quant aux **Enfantômes**, ils nous offrent une véritable hécatombe : le romancier y fait mourir trois des femmes-sœurs de Vincent (5). Et puis nous trouvons cette phrase de Bérénice : "j'ai hâte qu'Abel se fasse tuer (9) ; certes, elle vise un frère de Constance, mais la référence au récit biblique est trop évidente pour qu'on lui dénie sa valeur de symbole. Par conséquent le héros de Ducharme souffre d'un complexe de Caïn.

Bien sûr, on peut ne voir en ces faits que la révélation d'un inconscient individuel : celui du narrateur. Mais il convient d'en saisir aussi la portée sociale puisque le texte de l'auteur lui-même nous y invite dans **Les Fantômes** où se superposent les schémas familiaux et politiques : le "cœur (de Madeleine) saignait pour son frère doux et bon (son peuple), elle le plaignait de ne pouvoir se défendre contre l'Etat injuste, contre ce père infâme et dénaturé, mais un père tout de même (. . .), un père éternel comme celui de **Caïn et Abel**" (9). L'archétype des frères ennemis sous la tutelle d'un père-Etat, établit donc clairement le lien entre le mythe personnel de Réjean Ducharme et le mythe collectif du Canada fondé sur le déchirement des rivaux fraternels.

Etre avalé ou meurtrier, voici l'alternative pessimiste que proposent ces œuvres. De toutes manières, le héros s'y trouve acculé à une situation névrosante. N'a-t-on pas avancé l'expression de "schizophrénie collective" à propos du Canada (8) ? Les personnages de Ducharme incarnent aussi ce trait puisque dix-sept d'entre eux cèdent à des crises nerveuses ou à des poussées de folie qui vont de la simple dépression, à l'accès de larmes et de désespoir en passant par l'insomnie, le mal de vivre chronique jusqu'aux formes les plus graves de l'autisme. Comme dans **la Forteresse vide** de Bettelheim, ces enfants refusent de manger, de parler, de bouger (10).

Certes, il s'agit là encore de cas individuels, mais on ne peut les dissocier du malaise national qui augmente les problèmes personnels. Par exemple Fériée souffre de ses rapports avec Vincent, mais le milieu qui l'entoure achève de la désespérer (5). D'ailleurs, les protagonistes se retranchent du monde comme ils se coupent de leurs parents. Ils se baptisent "déserteurs sociaux" (4), s'érigent en "République autocratique" (2), vivent en parias (5) ou s'enferment dans leur chambre (3). En tous cas, face à la société ou la famille ils réagissent par une même explosion d'agressivité et d'autodestruction.

Ainsi, dans les œuvres de Ducharme, le microcosme familial et le macrocosme social se renvoient, par un jeu complexe de miroirs, la problématique canadienne-française. Au cœur du conflit se situe l'antagonisme ethnique qui accentue la confusion sociale puisque contrairement aux Etats-Unis, il n'existe pas un, mais deux modèles nationaux ; de cette rivalité, surgissent aussi les angoisses morbides, le désir de meurtre, le déchirement, la névrose. On se trouve véritablement devant le complexe d'une société.

Néanmoins ces romans, tous antérieurs à 1977, pourraient

dater désormais sur la plan politique car ils ne correspondent plus à l'actualité. Le pessimisme, les solutions extrêmes semblent céder la place à un règlement plus adulte des problèmes. Les rapports avec la communauté anglaise ne se posent plus en termes de lutte destructrice : on négocie une autonomie respectueuse et sans violence. Le rêve des héros de Ducharme paraît maintenant possible : le peuple québécois s'apprête à liquider son complexe de Caïn.

#### NOTES

- (1) Réjean Ducharme, *L'Avalée des avalés*, Paris : Gallimard, Paris, 1966.
- (2) Réjean Ducharme, *L'Océantume*, Paris : Gallimard, 1968.
- (3) Réjean Ducharme, *Le Nez qui voque*, Paris : Gallimard, 1967.
- (4) Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*, Paris : Gallimard, 1973.
- (5) Réjean Ducharme, *Les Fantômes*, Paris : Gallimard, 1976.
- (6) Jean Ethier-Blais, *Le Devoir*, Montréal, 15 Octobre 1966.
- (7) Réjean Ducharme, *La Fille de Christophe Colomb*, Paris : Gallimard, 1969.
- (8) Pierre Maheu, "L'Oedipe colonial", *Parti pris*, Été 1964.
- (9) *C'est nous qui soulignons*.
- (10) Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, Paris : Gallimard, 1969.